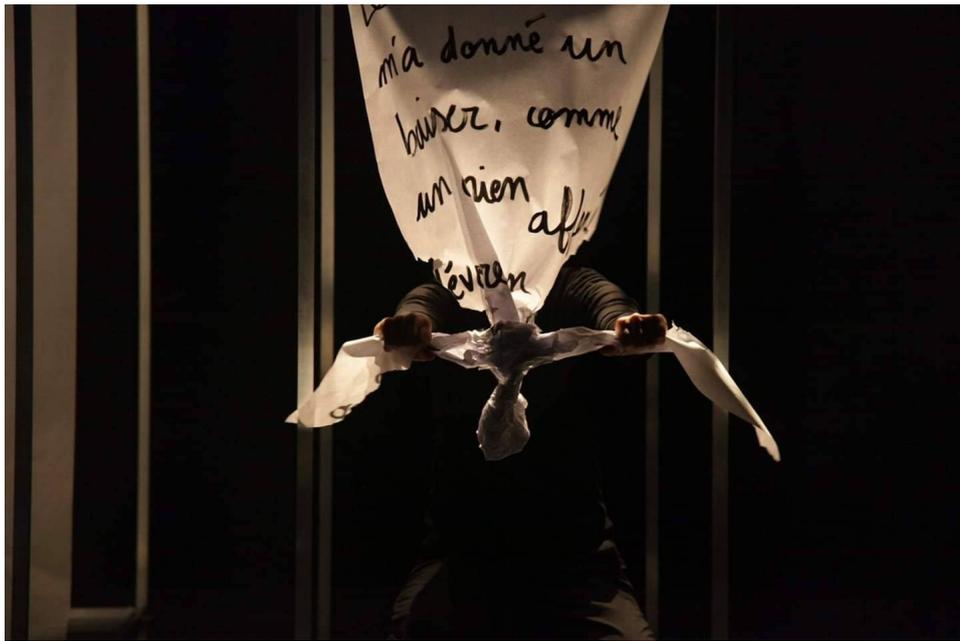


JE HURLE

La Soupe Compagnie



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Service Éducatif

L'Archipel, Scène Nationale de Perpignan

Le Contexte :

Une jeune fille de 15 ans s'immole par le feu.

Elle se nomme Zarmina.

Elle est afghane. Son univers est régi par les règles de ceux qui s'appellent les Talibans.

Elle n'a pas droit à être considérée comme l'égale des hommes.

Elle n'a pas droit à la poésie.

Lorsque ses frères découvrent et détruisent ses poésies, elle refuse de continuer à vivre et s'immole.

Son histoire tragique fera le tour du monde

Mais cela ne suffit pas, de faire le tour du monde – il faut que sa voix soit reprise, et ne puisse plus s'éteindre.

C'est ce que propose ce spectacle : donner vie éternelle à cette jeune fille afghane qui disait la poésie des femmes pashtounes.

L'Afghanistan et les tribus Pashtounes :



Les cartes sont claires : le peuple Pashtoun se répartit sur deux pays, l'Afghanistan et le Pakistan. C'est un peuple très ancien, avec une culture ancestrale qui semble ne pas vouloir évoluer.

Selon le **Pachtounwali**, le code qui régit la vie des habitants depuis des siècles, les femmes sont l'incarnation de **Pat** (la modestie, l'esprit de sacrifice), **Shegarra** (la gentillesse), **Wafa** (la fidélité), **Toora** (l'esprit combatif), **Nang** (l'honneur) et **Melmastia** (l'hospitalité).

Si tous ces points sont des qualités et semblent merveilleux, dans la réalité cela revient à exiger de toutes les femmes qu'elles se sacrifient entièrement au bonheur de leur famille.

Ces femmes pashtounes ont été mises à l'honneur à Perpignan, lors des expositions Visa pour l'image de 2012

Voici quelques photographies prises par la photojournaliste Sarah Caron :

<https://www.visapourimage.com/en/festival/exhibitions/femmes-pachtounes-des-etres-de-second-rang>

Et la série complète avec explications – en anglais – ici : <https://hanslucas.com/scaron/photo/2885>

Car il n'est pas aisé d'être afghane. Les photographies entrouvrent notre vision – voulons-nous voir davantage ?

Voici un exemple qui montre comment l'histoire terrible de Zarmina et des autres femmes afghanes réussit à nous parvenir, malgré tout :

Eliza Griswold est une journaliste et poétesse américaine. Elle est partie à la recherche des landays qui circulent aujourd'hui en Afghanistan. Elle y apprend qu'il existe une société littéraire féminine clandestine, dont les membres se réunissent à Kaboul. Elles sont régulièrement invitées à des émissions de radio. Des jeunes femmes s'identifiant au moyen de pseudonymes appellent en cachette pour réciter des poèmes. Un jour, une habituée leur téléphone de son lit d'hôpital pour dire qu'elle s'est immolée afin d'échapper à un mariage forcé et qu'elle va bientôt mourir. Eliza Griswold décide de partir à la recherche de la famille de cette autre « Zarmina », qu'elle finit par trouver dans une petite ville de la province de Helmand, dans le sud-ouest de l'Afghanistan.

Ainsi, de femme en femme, de cri en cri, de hurlement en hurlement, se tisse une étrange et terrible poésie de celles pour qui le suicide et la mort est un moyen de combat.

Zarmina, comme de nombreuses femmes afghanes, composait des **Landays**.

C'est une forme poétique particulière, qui a son histoire et ses règles. Elle est propre à la culture pachtoune et n'appartient qu'aux femmes. On ne se la dit qu'entre femmes, on ne la transmet qu'à des femmes, et bien entendu il ne faut pas que cela se sache.

Du coup, depuis l'arrivée au pouvoir de Talibans qui imposent des lois islamiques très dures, les femmes n'ont plus droit à la poésie.

Elles ont donc créé des sortes d'associations clandestines dans lesquelles elles partagent ces poésies.

Le Landay :

Le landay est un mot afghan, qui signifie littéralement : *petit serpent venimeux*.

Avec cette définition en tête, il est facile de comprendre que les femmes qui composent des landays composent autant de petits serpents venimeux – ce ne sont pas de jolis et romantiques poèmes d'amour.

Il faut aussi savoir qu'un seul mot aura plusieurs sens – pour nous très différents.

Ainsi le mot *meena* signifie-t-il : amour – ou sexualité – ou mariage, comme si les trois sens étaient identiques et interchangeables.

Quant à la forme, elle est simple – et semble avoir été établie au 17^e siècle.

Pour composer un landay :

Imaginer un distique (deux vers) : l'un a 9 syllabes, l'autre 13 – les syllabes finissent par *na* et *ma*.

Certains thèmes sont récurrents : : la guerre (*jang*), l'exil (*beltoon*), la patrie (*watan*), le deuil, la souffrance (*gham*), l'amour (*meena*)

Il faut ensuite le chanter et l'accompagner d'un tambour qui bat la mesure – du moins, tant que la musique n'est pas interdite.

Voici quelques exemples de ces landays que les femmes composent et qui sont interdits :

«En secret je brûle, en secret je pleure / Je suis la femme pashtoune qui ne peut dévoiler son amour.»

«Donne ta main mon amour et partons dans les champs / Pour nous aimer ou tomber ensemble sous les coups de couteaux.»

«Que Dieu t'interdise tout plaisir en voyage / Puisque tu m'as laissée endormie, insatisfaite.»

«Père tu m'as vendue à un vieil homme / Que Dieu détruise ta maison; j'étais ta fille»

«Quand des sœurs s'assoient ensemble, elle font toujours l'éloge de leurs frères / Quand des frères s'assoient ensemble, ils vendent leur sœurs à d'autres.»

«Que seras-tu sinon un brave guerrier / Toi qui as bu le lait de la mère pashtoune ?»

«Reviens recouvert de poudre à canon ou de sang / mais ne reviens pas entier à la maison, déshonorer mon lit.»

«Fils, si tu désertes notre guerre / Je maudirai jusqu'au lait de mes seins.»

«J'ai une fleur à la main qui se fane, / Ne sais à qui la tendre sur cette terre étrangère»

«Mon chéri, tu es comme l'Amérique / À toi la faute, à moi l'excuse.»

«Oh Dieu, maudis l'Allemand qui a inventé la voiture / qui emmène mon amant si loin.»

«Dans mon rêve je suis le président / Quand je m'éveille je suis la mendiante du monde»

Le difficile parcours de vie de ces poésies brûlantes :

Pour entendre un landay, il faut être une femme. Pour le sortir d'Afghanistan, il faut pouvoir aussi le traduire.

Cela semblait impossible.

Et pourtant.

Dans les années 1970, un homme afghan a pris sur lui de collecter et compiler tous les landays possibles, ceux de sa sœur, de ses cousines, ceux qui se disaient de femmes en femme.

Cet homme s'appelait **Sayd Bahodine Majrouh**.

Il rencontre, à la fin des années 70, le poète et éditeur français **André Velter**. Il lui raconte comment il a fait pour recueillir ces landays. Voici ce qu'écrit André Velter :

«Un soir que nous étions en petit comité, Bahodine ouvrit l'un des dossiers qu'il portait souvent avec lui. Il y avait là des publications photocopiées et une masse de feuillets manuscrits : ses œuvres complètes telles qu'elles se présentaient alors. Avant toute lecture, il évoqua la région de Djalalabad et le Nuristan. Il insistait sans cesse sur la violence de la vie, les dettes d'honneur, les vendettas et le calvaire des femmes. Pour la première fois, il prononça le mot landay. Il dit comment il avait recueilli dans les vallées pashtounes, accompagné de sa sœur, ces chants si brefs qu'ils ne comptent que deux vers de neuf et treize syllabes. Il en donna une suite en transcription française. Je n'avais jamais rien entendu d'aussi fulgurant : des plaintes qui étaient d'implacables défis, des sanglots qui crachaient du sang, des désirs fous et piégés, des destins inhumains déjà voués à la mort... »

Ces poésies ont été publiées en France en 1994 par les Editions Gallimard, dans la collection Connaissance de l'Orient sous le titre : **Le suicide et le chant : poésie populaire des femmes pashtounes** par Sayd Bahodine Majrouh.

Alors lentement les poèmes ont tracé leur chemin dans notre monde, jusqu'à croiser les artistes de la SoupeCie, ceux qui « impulsent les projets » le metteur en scène Eric Domenicone et la comédienne-marionnettiste Yseult Welschinger.

Et voilà que la scène s'offre enfin à ces textes, pour leur rendre corps et voix, grandeur et dignité.